

Remarques préliminaires :

- Ne pas apprendre par cœur ou réciter ces éléments de réflexion.
- N'utiliser ces notes qu'à la condition que vous puissiez les expliquer à l'examinateur.
- Je n'expose pas les arguments (à vous de le faire). J'indique seulement une forme possible d'introduction et des éléments de vocabulaire/réflexion de chaque texte.
- Il faut donc compléter ces remarques.

1 Texte d'Alain (XX^e siècle) :

1.1 Introduction :

D'emblée, on doit constater dans l'activité humaine une dimension technique, qui met en œuvre une activité pour parvenir à transformer la nature, et une autre activité, paraissant détachée de cet impératif technique. Ce serait les Beaux-Arts.

Cette distinction est-elle fondée? Peut-on déterminer des critères précis pour différencier l'artisan de l'artiste? Cette question est traitée dans le texte d'Alain.

L'enjeu est de définir l'homme, non pas uniquement en examinant ses facultés intellectuelles, mais, dans ce texte, comme un être qui agit en transformant ce qui est donné immédiatement.

Ce texte est structuré en 4 moments. Dans un premier temps, il pose explicitement la problématique du texte qu'il va étudier. Il commence son argumentation en montrant que ce qui distingue l'artiste de l'artisan dépend de leurs modes d'action. Cette distinction prend la forme d'un paradoxe : l'artisan peut être artiste « par éclairs » ; l'artiste peut accomplir les tâches d'un artisan (architecture) lorsqu'il produit une œuvre mécanique. Cette activité caractérise, en premier, l'artisan. Une nouvelle étape est franchie lorsqu'Alain prend l'exemple du peintre de portrait. Notons que cet exemple n'est pas anodin : le peintre de portrait doit exprimer fidèlement les traits de celui qu'il peint. Cela introduit un nouveau paradoxe : l'artiste est spectateur de son œuvre! *Il faudra expliquer pourquoi.* La dernière phrase tient le rôle d'une conclusion. À partir de la distinction entre artisan et artiste, Alain réussit à dégager un élément fondamental de l'œuvre d'art : l'expression du beau.

1.2 Vocabulaire :

- Éclair : métaphore : rapidité et brièveté de l'idée.
- Mécanique (machine) : cela introduit une idée de répétition. C'est dans le projet qu'il y a inventivité, exercice de la pensée. Ensuite l'œuvre mécanique et répétitive, sans réelle pensée.
- *Peintre de portraits : il faudrait trouver un exemple de peinture de portraits sur Internet et préparer un commentaire.*
- Génie : ce terme définit une capacité, une créativité que l'on considère donnée par la nature. C'est en opposition avec la notion de mécanisme.
- À la fin du texte il faut définir ce qu'est le beau. Peintures et sculptures peuvent renvoyer à l'idée d'imitation dans l'œuvre d'art. Comment peut-on considérer que le poème est aussi une imitation? Peut-être parce que le problème est l'expression d'émotions qui pourraient être semblables entre le poète et les lecteurs.
- Il faut montrer à la fin du texte pourquoi le beau artistique relève de l'unique.

2 Texte de Rousseau (XVIII^e siècle)

2.1 Introduction :

L'étymologie nous indique ce que peut être la philosophie : quête de la sagesse et donc, quête de la connaissance, quête d'un équilibre de vie. Il n'est donc pas surprenant que certains textes portent sur la manière qui permet réellement de parvenir à une forme d'équilibre de vie. Évidemment, une telle étude implique une réflexion sur le fondement de toute recherche de la sagesse : dans ce texte de Rousseau, la

question porte sur l'éducation de l'enfant. Cette éducation a un rôle fondamental : c'est dès le plus jeune âge qu'il faut développer ce qui rendra possible ultérieurement un épanouissement de l'individu – c'est un élément de cette quête de la sagesse.

Ce texte porte donc sur la « culture ». Rousseau emploie le terme « éducation » pour éviter sans doute une confusion avec le terme « culture » qu'il faut appliquer en premier lieu aux soins qu'on apporte aux plantes. Ce problème de l'éducation est fondamental : cela nous renvoie à ce qu'est l'homme. Comment peut-il être élevé (élève est celui qui grandit grâce à l'entourage et aux professeurs, à l'époque des tuteurs) ?

La problématique de ce texte consiste dans le fait de s'interroger sur la nécessité d'une éducation pour chaque être humain. Ce texte comporte trois moments : la comparaison entre la culture des plantes et l'éducation des hommes. Dans le deuxième moment il montre pourquoi heureusement sa force physique n'est pas pleinement développée : en effet ses capacités intellectuelles ne sont pas pleinement développées. À partir de ce constat, Rousseau montre, de manière plus précise, que les facultés humaines ne peuvent se développer que par l'éducation.

2.2 Vocabulaire :

- Remarque importante : la difficulté des textes de Rousseau tient à la clarté de l'expression. Cela rend difficile l'explication parce que tout semble évident.
- Façonner les plantes (par exemple, couper une branche) se fait en les talliant. La taille progressive est adaptée au développement de la plante. Quand Rousseau parle ici d'éducation des hommes il parle du développement des facultés : force et jugement. Il n'explique pas la taille comme suppression des rameaux qu'on devrait élaguer dans l'éducation de l'enfant.
- Taille : pour l'être humain, il s'agit de sa hauteur.
- Éducation : Art de former une personne, spécialement un enfant ou un adolescent, en développant ses qualités physiques, intellectuelles et morales, de façon à lui permettre d'affronter sa vie personnelle et sociale avec une personnalité suffisamment épanouie.
- préjudiciable : qui porte préjudice, qui porte tort.
- état de l'enfance : la situation de l'enfant (comment est l'enfant à ce moment là).
- La race humaine : l'humanité en son entier.
- Jugement : ne pas oublier que le terme jugement en philosophie désigne la proposition qui associe une caractéristique à un objet. Ex. : « le chat *est* noir ». C'est un jugement car on associe la caractéristique de noir à ce chat.

3 Texte de Kant (XVIII^e siècle)

Ce texte porte sur la vérité.

Kant distingue le jugement provisoire du jugement définitif. Un jugement, en philosophie (plus particulièrement), c'est le fait d'associer un *prédicat* ou un *attribut* à un *sujet*. Par exemple, le *chat est noir*. Le *chat* c'est le *sujet*. *Noir* c'est l'*attribut*.

Un jugement est définitif quand j'ai suffisamment de raisons pour affirmer que le jugement est vrai. Un jugement provisoire, c'est déjà affirmer quelque chose, mais en étant pas totalement certain de ce que j'affirme. Les raisons qui me poussent à affirmer cette chose sont plus nombreuses, plus déterminantes, que celles qui s'opposent à ce jugement. Il faut alors, selon Kant, réserver ou suspendre notre jugement.

L'expression suspendre le jugement a été employée dès l'Antiquité par les philosophes sceptiques qui remettaient en doute le fait de pouvoir trouver des vérités. On pourrait donc se dire que suspendre son jugement dans le texte de Kant, c'est être sceptique. En fait, Kant s'oppose au scepticisme. Cela apparaît à la fin du texte.

Kant a donc défini le jugement provisoire, mais il ajoute alors qu'il peut y avoir de fin (but) dans le fait de suspendre son jugement.

Dans le premier cas, la suspension du jugement est qualifiée par Kant de « critique ». *Critique* en grec, cela vient d'un mot grec qui signifie le crible. Il s'agit alors de distinguer ce qui doit être conservé de ce qui doit être éliminé. La démarche critique, en philosophie, serait alors grâce à une méthode de distinguer le vrai

du faux. C'était déjà la démarche de Descartes (XVII^e siècle) qu'on trouve plus loin dans les textes que nous avons étudiés. Donc la fin (but) c'est la découverte d'une vérité assurée.

Kant indique qu'il y a une deuxième possibilité qui concerne la suspension du jugement : dans ce second cas, elle est appelée sceptique. Kant écrit « le sceptique renonce à tout jugement », le « vrai philosophe » au contraire cette fin du texte nous montre donc que Kant n'est pas un sceptique. Car le philosophe, le véritable philosophe suspend son jugement provisoirement tant qu'il n'a pas trouvé les raisons qui lui permettent d'affirmer que ce qu'il pense est vrai. À l'opposé le sceptique a renoncé à trouver la vérité.

Une telle attitude est doublement paradoxale : la suspension du jugement qu'on pouvait croire provisoire et dans la réalité indéfinie. Le deuxième paradoxe relève de l'attitude même du sceptique : si celui-ci pense qu'on ne peut pas trouver de vérités certaines, cette idée : « on ne peut pas trouver de vérités certaines », ne pourraient-elles pas être considéré comme une croyance vraie du sceptique.

4 Texte de Locke (XVII^e siècle) :

Remarques :

- Ce texte qui porte sur la notion d'échange. Ici il s'agit d'échange économique. C'est un type d'échange nécessaire à la vie en société. Au XX^e siècle, Levi-Strauss a montré qu'il y avait 2 autres types d'échanges : le langage comme relation à l'autre ; les alliances matrimoniales (pour constituer de nouvelles familles).
- Ce texte est pourtant ambigu : il décrit la situation des premiers hommes, mais, dans ce texte, on ne sait pas s'il s'agit d'une communauté archaïque (puisqu'il fait mention de propriété et de malhonnêteté) ; d'un autre côté, il est principalement décrit ce qui peut être nécessaire à la subsistance de l'homme – principalement la nourriture. Cette subsistance n'implique pas nécessairement (puisqu'on ne doit récolter que ce qui est utile à notre propre existence. Le texte ne parle pas d'échange!) la vie en société.

4.1 Introduction :

La vie en société implique une série d'échanges : en effet, l'étymologie du terme « société » renvoie à une association. Une association a pour but de défendre les intérêts communs de ses membres. L'association est structurée par des règles. On peut appliquer ces 2 caractéristiques aux sociétés politiques (On peut illustrer cette expression par la notion d'État : dans un État, en principe, il y a recherche du bien commun en ayant des lois pour régler le fonctionnement cette société).

Les échanges ont pour fonction première une réciprocité fondée sur un intérêt commun : « tu as besoin de quelque chose, je l'ai, mais je veux en échange que tu me donnes ce qui tu as et que je n'ai pas ». C'est la présentation la plus simple, dans la réalité, c'est bien plus complexe !

Le texte de Locke décrit la situation des premiers hommes : pour comprendre que l'on peut échanger, il faut, au préalable, déterminer ce qui est le bien d'une personne, et, de manière parallèle, ce qui est le bien des autres personnes. Locke introduit la notion de propriété privée : condition essentielle pour échanger des biens. Il reste à savoir comment peut s'établir cette propriété privée : c'est le travail qui est, à la fois, le fondement et l'origine de la propriété privée (*origine / fondement : il faudra définir ces termes*).

L'enjeu est évident : comment se constitue une société ? Comment l'homme peut-il se développer (il faut rappeler que la vie en dehors de la société pour l'être humain est périlleuse : les enfants sauvages en sont la preuve) ?

Ce texte se structure en 3 moments. Locke commence par distinguer les choses nécessaires par rapport aux choses qui sont le fruit de la fantaisie. Il peut alors établir le lien entre ce qui est nécessaire à la subsistance et le droit que chacun a sur ces biens fondamentaux. Ce droit est établi par le travail de chacun. La fin du texte précise les limites d'une propriété légitime de ces biens. Le fait d'amasser plus qu'on ne peut en consommer est « folie » quand la nourriture se gâte. Cela semble indiquer que dans ce texte, il n'est pas encore constitué des échanges de biens : on ne doit pas avoir plus qu'on ne peut manger. Peut-être qu'en rendant légitime le fait de ramasser plus qu'on ne peut manger sans pour autant les laisser se corrompre permettra les premiers échanges ?

4.2 Vocabulaire :

- subsistance : ce qui lui permet de subsister, c'est-à-dire de vivre. Dans le contexte, ce n'est pas la seule survie – il n'y a pas de dépréciation de ce qui permet la subsistance.
- « ont eu d'abord recours » : ont utilisé.
- Le contexte de « la plupart des choses » indique qu'il s'agit de nourriture « subsistance, peu de durée, consommées ».
- Fantaisie : imagination.
- La consommation est aussi destruction : consumer.
- Consentement : c'est un accord. On s'accorde de la valeur d'un bien qui n'est pas nécessaire à la vie, mais qui suscite l'intérêt : beauté (?), rareté. *Pour mémoire, le masque en or d'Agamemnon date de 1550 avant Jésus-Christ.*
- Pourvoir : offrir.
- Nature : ce qui existe avant (ou en dehors) de l'activité humaine. *Vous n'êtes pas censés le savoir, mais, pour Locke, la nature est une création de Dieu.*
- Propriété : possession d'un bien. Le caractère légitime de cette propriété dans ce texte de Locke rendra possible la possession légale. *Vous devez trouver la distinction entre légal et légitime.* « Propriété » a le même radical que « Propre ». « Propre » : à soi-même.
- Industrie : savoir-faire. Ce sens rejoint le premier texte.
- Folie : caractère déraisonnable.

5 Texte d'Aristote (IV^e siècle avant J.-C.) :

Remarques préliminaires : ce texte est très difficile car Aristote affirme que l'origine de la poésie est l'imitation et il justifie cette affirmation par l'exemple des images (comment l'image d'un cadavre peut être source de plaisir). Il est facile d'utiliser l'exemple d'une image mais comment un texte (poésie) peut imiter : en quoi des mots peuvent imiter ?

5.1 Introduction :

Le lien entre poésie et plaisir apparaît dans ce texte d'Aristote d'une façon qui n'est pas immédiate : certes les mots de « poésie », « plaisir », « agréable » apparaissent au fil du texte mais énumérer cette liste de mots ne permet pas de comprendre ce qui justifie ce lien entre poésir et plaisir. C'est donc cette question de la justification qui structure ce texte. Le problème est donc de déterminer ce qui permet de comprendre le lien entre poésie et plaisir ? La thèse d'Aristote est surprenante puisque c'est la notion d'imitation qui établit ce lien. Cette thèse est surprenante parce qu'on ne comprend pas immédiatement en quoi la poésie peut imiter, et comment l'imitation peut être source de plaisir.

Le texte d'Aristote est structuré en 3 moments : le premier énonce la thèse d'Aristote, les deux § paragraphes suivants exposent deux justifications : la notion de représentation du réel dans l'art ; la connaissance de ce qu'est la réalité.

5.2 Vocabulaire :

- Poésie : Genre littéraire tendant toujours à mettre en valeur le rythme, l'harmonie dans le but de susciter une émotion voire un sentiment chez l'auditeur.
- Origine : le point de départ.
- Causes naturelles : expression qui renvoie à la nature de l'homme. C'est cette nature qui sera étudiée dans la suite de ce §.
- imitation : terme décisif dans ce texte. Reproduire à travers son art les apparences, les formes d'objets réels pris pour modèles. Cette reproduction peut se concevoir dans les arts figuratifs (peinture, sculpture). Cela semble plus difficile pour la poésie. On peut cependant indiquer quelles pistes : le poète dans son texte (au moins, à l'époque d'Aristote) raconte les actions soit des héros, soit les actions des hommes méprisables. On peut donc supposer que le récit correspond à ces actions (ici

imiter serait correspondre). On peut aussi supposer que l'artiste cherche à provoquer une émotion... Le texte permettrait une forme d'imitation des sentiments entre l'artiste et ceux qui lisent/écoutent la poésie. De manière plus générale, l'imitation permet d'apprendre : Aristote note avec raison que l'enfant imite ses parents, son entourage. En imitant il apprend comment on peut agir, ce que signifie le langage, et aussi par le langage ce que sont les choses. Il n'est donc pas surprenant que l'homme apprécie les imitations : cela a permis les premières connaissances, c'est l'origine de la curiosité, comme intérêt pour ce qui n'est pas bien connu.

- Indice : on pourrait penser que le terme est grec aurait pour signification « preuve ». Ce n'est pas le cas, il faut sans doute prendre le mot « indice » comme la manifestation d'une forme de prudence : ne pas aller au-delà de ce qui est probable.
- Contempler : regarder avec attention, ici c'est associée au plaisir liée à la représentation.
- À ma connaissance (certes très insuffisante), je ne connais pas dans l'art grec des représentations de cadavre – comme peut l'être celle de Baudelaire dans son poème *La charogne*. Il y a des représentations d'hommes morts, mais c'est moins violent que l'art des XIX^e - XX^e siècles. ou plus anciennement [Grünewald – Retable d'Issenheim – vers 1512](#).
- Le début du dernier § porte sur le plaisir lié à la connaissance. C'est parce que le philosophe recherche la vérité qu'il apprécie les représentations de ce qui est réel. Personnellement, l'argument me paraît faible : réduire l'art à une imitation laisse échapper d'autres éléments de l'œuvre d'art qui ne se réduit pas à la connaissance. La fin du dernier § modifie un peu l'analyse d'Aristote.
- Il y a une forme d'autonomie de l'œuvre d'art. Parfois on ne connaît pas ce qui l'objet de la représentation : à ce moment-là, l'œuvre peut être appréciée par l'utilisation des couleurs... Ce n'est qu'une précision chez Aristote. Ne faut-il pas l'étendre à toute les œuvres d'art ?

6 Texte de Descartes (XVII^e siècle) :

6.1 Introduction :

L'étymologie nous indique ce que peut être la philosophie : quête de la sagesse et donc, quête de la connaissance, quête d'un équilibre de vie. Il n'est donc pas surprenant que certains textes portent sur la manière sur ce qui permet réellement de parvenir à une forme d'équilibre de vie. On retrouve ces deux directions dans ce texte de Descartes. Il montre que la raison est universelle : nous avons tous la capacité de connaître la vérité et de nous conduire moralement (ce thème est à peine abordé à la fin de ce paragraphe). Il faut alors expliquer pourquoi nous nous trompons trop souvent : nous manquons de méthode, nous ne savons pas utiliser la raison. C'est par la méthode que Descartes espère trouver les principes de la philosophie : le premier principe c'est le « je pense donc je suis ». Même si je me trompe, j'ai au moins une certitude, j'existe, ma pensée montre que j'existe. Le texte traite de la raison. On peut cependant faire le lien entre le titre de l'ouvrage et la fin du premier paragraphe. Il est certes question de la raison, mais surtout de la méthode pour nous faire bien juger, et donc à la suite de l'ouvrage, de dégager une morale provisoire – mais c'est une étape importante.

Constat : la raison comme caractéristique de tout homme ; importance décisive de la méthode (fin du § 1).

Problématique : quelles sont les conditions nécessaires pour bien juger ? C'est la méthode dégagée par Descartes.

6.2 Vocabulaire

1. Bon sens : raison : jugement et faculté de raisonner.
2. Distinction du vrai et du faux, bien du mal (liberté de la raison et donc possibilité de se tromper).
3. Diverses voies et méthode unique : on passe du bon sens à l'usage de la raison.
4. Esprit bon : nous avons tous une même raison. Nous devrions pouvoir trouver la vérité et nous conduire de manière morale. Or ce n'est pas le cas : Descartes prend un exemple radical : « les grandes âmes » sont capables du mieux ou du pire.

6.3 Éléments d'analyse du texte

- Argument du désir : on ne désire par avoir plus de raison. Nous sommes dans la vraisemblance. et non dans l'argumentation. Ce passage est peut-être ironique. Ce qui est certain, c'est même quand on se trompe, on utilise la raison ; mais mal. Le sot se croit aussi intelligent que l'être humain perspicace, mais c'est une illusion, il n'applique pas la méthode.
- Fin du 1^e § : égalité de raison, *mais* elle n'est pas responsable de la variabilité des opinions.
- La méthode : diverses voies et divers objets visés : le registre moral et l'exemple des marcheurs.
- La clé du savoir, c'est la méthode ;
- La condition de possibilité du savoir, c'est la raison.
- Il faut donc faire comme Descartes.

7 Texte de Malebranche (XVII^e siècle) :

Corrigé simplifié d'un devoir rédigé à l'écrit (il faut donc prendre un stylo et surligner ce qui est important, à vous de choisir. Ne gardez que ce que vous comprenez bien.

L'étymologie du mot raison : raison, c'est *ratio*, c'est-à-dire calculer. Dans l'arithmétique, nous utilisons donc cette faculté. Dans ce texte, l'argumentation de Malebranche est déroutante : il met en parallèle vérité mathématique et vérité morale.

Cette comparaison est problématique. Comment peut-on affirmer qu'il y a un même degré de certitude entre vérité mathématique et vérité morale ?

Le texte de Malebranche est structuré en trois moments. Dans un premier moment, il expose deux exemples de vérités évidentes et en fait l'analyse : il introduit alors la notion de Raison universelle. Le second moment est constitué par une nouvelle démonstration. Celle-ci a la particularité d'être un raisonnement par l'absurde. Enfin Malebranche anticipe une objection éventuelle du lecteur : comment expliquer que l'homme peut s'éloigner de la vérité morale ?

Comme nous l'indiquions Malebranche associe deux exemples : le premier est d'ordre mathématique, le second porte sur ce qu'il faut préférer : « son ami » ou « son chien ».

Pour justifier que science mathématique et vérité morale peuvent être liées, Malebranche doit introduire le concept de « Raison universelle ». Le début du texte est donc structuré par une argumentation en quatre éléments. Malebranche associe vérité mathématique et vérité morale. Après les avoir liées, il expose un autre fait : « Je suis certain qu'il n'y a point d'homme au monde » : tout homme connaît ces vérités. Dans le dernier moment, il indique la seule possibilité pour rendre compte de ce constat : « Il faut donc qu'il y ait une Raison universelle ». Il faut en effet expliquer comment je peux être certain que nous pouvons tous « voir ces vérités », alors que nous ne pouvons pas « voir ces vérités dans l'esprit des autres ».

Ces vérités sont de deux ordres : mathématiques et morales. Les mathématiques sont des sciences déductives qui ont pour objet premier le nombre – arithmétique – et l'étendue – géométrie. Il s'agit de construire des raisonnements. On aboutit soit à des théorèmes – démonstrations, soit à des résultats – calcul. En cela elles semblent éloignées de la morale.

En effet, L'étymologie de ce terme nous rapproche de mœurs : règles de comportement entre les personnes propre à une société ou à une culture. Pourtant il y aurait bien une dimension d'universalité : la morale repose sur la distinction entre le bien et le mal. Il faudrait donc dépasser le sens étymologique : distinguer le bien du mal implique une dimension universelle de ces normes ou valeurs.

Nous pouvons mieux comprendre le raisonnement de Malebranche : l'être humain, et plus encore, un ami, a une dignité supérieure à l'animal domestique. Il s'agit bien d'une relation affective : l'exemple porte sur l'amitié, on peut donc supposer que l'expression « son chien » renvoie aussi à l'affect. Deux niveaux de lecture sont possibles : préférer c'est agir conformément à cette obligation morale et c'est aussi éprouver une préférence affective envers son ami. Je dois « préférer mon ami à mon chien ».

On pourrait croire quand on lit ce pronom *je* qu'il s'agit dans ce texte d'un point de vue personnel. Certes il ne faut pas écarter cette interprétation. Mais le contexte rend nécessaire la dépasser. Définir le *je*

implique une analyse de la conscience. Le je sera alors ce qui définit l'homme : le *je* pense. Cf; Descartes, « Je pense donc je suis. »

Descartes quelques années auparavant, utilisait déjà la thématique de la vision comme modèle pour comprendre la connaissance. La certitude est le fruit de l'évidence claire et distincte. Il est classique d'utiliser le registre de la lumière (é-vidence : même radical que video, je vois. Cela a donné aussi français moderne, une vidéo).

Qui sont capables de voir la vérité? Ce sont moi et les « autres ». L'exemple sera les chinois.

Dans le deuxième moment Malebranche expose une nouvelle démonstration. En quelque sorte, par un nouvel exemple, il rend plus concret l'argumentation : il s'agit d'être pensants. Ce *je* est aussi ce que peuvent être « les autres » : eux aussi voient ces vérités. Malebranche se réfère explicitement aux chinois. Pour le XVII^e siècle, les chinois représentent l'exotisme, et une civilisation brillante. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient capables de rationalité : la raison est donc universelle.

Si nous l'admettons, nous pouvons désormais comprendre le concept de « Raison universelle » : la raison, comme faculté de penser, de construire une argumentation, se trouve en chaque homme. En ce sens, elle est universelle. Comme l'a analysé Descartes, la raison se définit comme une faculté de l'esprit humain à distinguer le vrai du faux, le bien du mal. La raison apparaît comme ce qui permet de construire une argumentation cohérente – rationalité.

L'universalité de la raison explique l'accord unanime des intelligences. Le raisonnement est-il paradoxal? Admettons l'argument de l'universalité de la raison, il faut donc « rentrer en nous-mêmes » et « consulter » la Raison universelle. Nous devons prendre conseil : libres à nous de ne pas suivre ces vérités. Évidemment, en ce qui concerne les sciences mathématiques, cela n'a aucun sens de ne pas suivre la raison, mais cela semble probable en morale.

C'est l'examen de cette dernière difficulté qui constitue la fin du texte. Cette fin du texte repose sur l'examen d'une alternative : soit les raisons de l'homme passionné, soit la raison universelle.

En premier, Malebranche expose un nouvel exemple semblable au début du texte : « préférer la vie de son cheval à celle de son cocher ». Il y a cependant deux modifications : la dimension affective n'apparaît pas. Rien n'indique que cette préférence a pour origine l'affection que l'on peut apporter à son cheval. La deuxième modification est l'emploi du terme « vie ». Faut-il sacrifier l'un aux dépens de l'autre? On peut toujours penser que le prix d'un cheval est supérieur au salaire d'un cocher. Mais cela ne permet pas de comprendre le propos de Malebranche.

Ne peut-on pas aussi supposer que l'intention de Malebranche est de nous montrer en quoi les raisons qui peuvent pousser à préférer la vie de son cheval à celle de son cocher sont à ce point particulières que cela provoque « l'horreur » de tout homme raisonnable. On ne peut pas réellement comprendre les raisons de cet « homme passionné ». Ici le terme de passion a une connotation négative : la passion altère le jugement, elle nous exclut de ce qu'est la dignité de l'homme : la raison.

Malebranche a employé l'expression de « raisons particulières » de l'homme passionné. Cette formulation permet de préciser qu'il s'agit en réalité de motifs et qu'ils sont propres à cet homme. Ils sont en-dehors de la raison universelle : « ces raisons [...] dans le fond ne sont pas raisonnables ».

Sans doute est-ce le moment du texte le plus difficile : pour lier raison mathématique et raison morale, il faut exclure tout autre raison, celle des hommes passionnés. Mais la passion n'est-elle qu'erreur ou faute?

La passion, dans son sens étymologique, est souffrance, passivité. Cette étymologie permet de comprendre pourquoi la passion va désigner un sentiment qu'on ne maîtrise pas. C'est cette absence de maîtrise qui explique la critique faite par de nombreux philosophes. Ultérieurement le terme a signifié les sentiments. Elle perd la connotation négative du manque de maîtrise. Actuellement ce qui est passionnant c'est qui apporte une satisfaction de l'esprit. Ne pas faire de contresens.

En reprenant le fil du texte, nous devons admettre que l'objection consistant à affirmer que les vérités morales ne sont pas universellement connues est levée. Il faut maintenant établir le statut de la Raison universelle.

Nous avons relevé que Malebranche distingue les « raisons particulières » de la « Raison universelle que tous les hommes consultent ». On peut voir aussi une opposition entre intérieur et extérieur. Elle apparaît nettement dans le texte « rentrons en nous-mêmes ». La dernière phrase du texte permet de préciser ce qu'est cette Raison universelle. Elle est aussi souveraine Raison. Souverain est celui qui exerce une autorité

politique : on doit obéissance au souverain. Il se situe au-dessus de nous. Que peut-être la souveraine Raison ? Pourquoi Malebranche met-il une majuscule au terme Raison ? Lorsque celle-ci est définie comme universelle ou souveraine ? Consulter la Raison n'est-ce pas supposer que la Raison existe par elle-même, qu'elle est parole intérieure ? Ne faut-il pas dès lors entendre que cette souveraine Raison est Dieu ?

Que peut-on conclure ? Dans un premier temps, Malebranche s'est appuyé sur l'exemple des mathématiques, vérité universelle que tout homme peut reconnaître. En faisant un lien entre vérité mathématique et vérité d'ordre moral, Malebranche peut alors poser l'existence de vérités universelles. Il est alors nécessaire d'expliquer cette universalité.

Malebranche expose ce qui seul peut rendre compte de l'universalité de la vérité, la Raison universelle ou souveraine Raison : Dieu. La raison humaine ne peut être en dehors de l'ordre divin.

Faut-il voir dans ce texte une voie qui permettrait de prouver l'existence de Dieu ? C'est vraisemblable. L'enjeu du texte apparaît clairement : la dignité humaine est de reconnaître Dieu au cœur de l'intelligence.

8 Texte de Suart Mill (1871)

8.1 Introduction

Remarque importante sur l'introduction : *Cette introduction situe ce texte dans la pensée philosophique, mais il ne faut pas dans votre propre introduction énumérer tous ces éléments. Je pense, par ex., qu'il faut parler très brièvement de Kant et dans l'analyse de la première étape du texte développée la doctrine kantienne.*

Traditionnellement, par ex. dans la morale influencée par le christianisme (Thomas d'Aquin XIII^e siècle - vu en classe dans le cours sur la vérité), les moralistes (ceux qui étudient la morale) font un lien entre la religion et la morale : la *Bien* moral est l'accomplissement de la volonté : ne pas tuer, ne pas mentir, ne pas forniquer... Les philosophes antiques insistent plus sur le fait que la morale a pour objet la vertu, ici comprise comme l'accomplissement de ce qu'est l'être humain (par ex. chez Aristote, IV^e siècle avant J.-C., l'homme est un animal (corps biologique) pensant, doué de parole et un animal politique vivant en cité. En accomplissant ce qui fait sa dignité pensée, raison, vie politique, l'homme fait ce qui est bien et par ailleurs devrait être heureux (*devrait* : car certaines circonstances sont plus favorables ou sont plus défavorables).

Si on se réfère au XVIII^e siècle, Kant est un auteur important (vu dans différents cours). Pour Kant, la loi morale est fondée sur le respect de l'être humain en tant qu'être raisonnable (cela signifie : car il est un être raisonnable). Plus largement, c'est le respect envers tout être raisonnable. Kant va déterminer le principe fondamental de la morale (vu en cours) : Impératif catégorique (absolu) : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle ». Cela signifie qu'il faut évaluer qu'elles seraient les conséquences de notre choix : qu'arriverait-il si tout le monde faisait la même chose et accepterait-on qu'on le fasse à nous-même. Il y a donc une analyse des conséquences. Mais c'est aussi une morale de l'intention (avoir l'intention de respecter ou non la loi morale).

On peut donc voir plusieurs situations :

- Les choix qui ne relèvent pas de la morale : préférer les pommes aux poires.
- Les actes immoraux : mentir. Il est toujours immoral de mentir, car cela détruit la confiance, rend impossible la vie en société et c'est un obstacle à notre humanité.
- Il y a des actes qui sont conformes à la morale : faire une action bonne par intérêt et non par respect : aider quelqu'un pour de l'argent, rendre visite à ses grands-parents parce que ça nous fait plaisir (l'intérêt c'est mon plaisir). Mais on a *bien aidé*, on est *bien allé* chez nos grands-parents. *Bien aidé* : l'action a été *accomplie*.
- Des actes réellement moraux : agir par respect pour l'humanité. Sans doute, jamais arrivé, on agit toujours par intérêt.

Dans ce texte, Stuart Mill développe une doctrine opposée à celle de Kant.

8.2 Problématique, thèse, plan

- Problématique : quels sont les critères qui nous permettent de savoir quels sont nos devoirs ?
- Thèse : ce n'est pas l'intention (« le motif », « le sentiment du devoir » – (≠ à Kant)). Donc c'est autre chose, mais il n'y a pas de réponse claire dans ce texte. Il y a simplement 1 exemple : sauver un semblable de la noyade et un contre-exemple : trahir la confiance d'un ami. On peut donc supposer que l'action morale est celle qui aide, protège l'autre être humain et ce qui n'est pas moral, c'est ce qui peut lui nuire (par ex. **trahir un ami**. Pour les autres trahisons, rien n'est dit).
- Structure de l'argumentation :
 1. Détermination de la fonction de la morale et refus d'une morale fondée sur l'intention comme on la trouve chez Kant : « C'est la fonction de la morale... ne les condamnes pas. »
 2. C'est pourquoi, il y a méprise sur les utilitaristes à propos de la morale quand ils refusent une morale fondées sur l'intention. « Il est particulièrement injuste... la valeur de l'agent ».
 3. Pour éclairer les principes qu'il vient d'évoquer, 2 exemples : noyade et trahison (fin du texte).

8.3 Quelques difficultés

- Les actes moraux le sont même si le motif de l'action n'est pas le sentiment du devoir.
- Les 99 pour cent me fait penser au fait que pour Kant, il n'y a sans doute jamais eu d'actes moraux.
- La règle de devoir : précisée à la fin avec les 2 exemples.
- L'utilitarisme est une doctrine complexe. Par ex., pour la vérité, la définition de la vérité, ce n'est pas tellement l'adéquation de l'esprit à la chose, ce serait plutôt l'efficacité ou la vérification qu'on peut en faire.
- « singulière méprise » : singulière : particulière et même surprenante. Méprise : *se méprendre*, c'est *se tromper*. Stuart Mill est anglais, je ne connais pas l'original. *Méprise* a le même radical que *mépriser*. Effectivement, cette philosophie est souvent méprisée, car trop terre à terre.
- « La valeur de l'agent ». Ici *agent*, ce n'est pas l'agent de police, mais *celui qui agit*. Certains philosophes affirment que cette notion d'agent ne s'applique qu'aux êtres humains, car ils sont responsables moralement de leur action. La valeur de l'agent est donc ce qui est bon (pour ne pas dire noble) de la personne qui agit. Ce qu'il a fait, l'a-t-il fait pour accomplir son devoir ou par un intérêt mesquin. C'est une question morale secondaire (?), ce qui importe, c'est l'acte lui-même.
- Le contre-exemple est compliqué : le texte dit que la trahison est toujours un acte mauvais même si on se prend pour excuse d'avoir à le faire, parce qu'il faut que *je rende service à un autre ami*. Trahir, c'est trahir quelque soit le motif.